

(grande presse, radio, télévision), un système où la publication de la poésie présente de graves dangers financiers pour un éditeur.

Que faut-il faire ? Il me faut avouer que je n'en sais trop rien.

Les taxes sur les photocopies (ou les appareils de reproduction sonores) sont inopérantes, car on ne voit pas comment l'argent pourrait vraiment revenir à ceux qui sont réellement piratés, et permettre ainsi de nouvelles publications.

L'imprimatur d'une quelconque commission déterminant des subventions officielles ne me semble pas souhaitable du tout. On pourrait plutôt envisager une aide de l'Etat ou des communes aux livres réellement empruntés dans les bibliothèques. Ce ne serait qu'un palliatif. La vraie solution doit venir du public. Sans doute les bibliothécaires et les enseignants peuvent-ils faire encore un effort de discernement dans leurs choix, s'obliger à acheter un

peu plus de recueils originaux de poésie, etc. Mais on comprend bien qu'un exemplaire d'un livre de poèmes, même excellent, surtout s'il est excellent, suffit à faire bien de l'usage, pendant plusieurs années, si les poèmes qu'on y aime particulièrement sont bien photocopiés, polygraphiés, multigraphiés, à la satisfaction de plusieurs générations d'enfants.

Ô paradoxe ! Je m'en réjouis... Car ces poèmes vont vivre longtemps dans l'âme de l'enfant, puis de l'adulte qu'il deviendra. Mais je connais tant de poètes dont les œuvres, excellentes, dorment dans les tiroirs ! Les poètes se consoleront-ils en se disant, pour ne prendre qu'un exemple, que la plupart des plus fameux recueils de Verlaine ont été tirés à cinq cents exemplaires et publiés à compte d'auteur ?

Mourez, messieurs les poètes ! La Postérité fera le reste ! ■



Dessin Sophie Kniffke.

Jacques Charpentreau est l'auteur de nombreux recueils de poèmes publiés à l'intention des enfants ou des adultes chez divers éditeurs (Editions Ouvrières, L'Ecole des loisirs, Gallimard, Nathan, Saint-Germain-des-Prés, etc.).

Il dirige plusieurs collections :

Enfance heureuse qui publie, entre autres, des poèmes à l'intention des enfants (Editions Ouvrières et Le Temps apprivoisé).

Pour le Plaisir, qui publie des poèmes à l'intention des adultes (Bruxelles, Editions Vie Ouvrière, diffusion en France : Ouvridis).

Le Paradisier, disques de poèmes mis en chansons (Arc-en-ciel, Paris, Studio SM).

La citation placée en épigraphe est extraite du *Musée des Familles*, livraison d'août 1846. Il s'agit des « actions du chemin de fer ». L'article est de Léon Gozlan : *Secrétaire de Henri IV et commode de Marie de Médicis, meubles florentins du XVI^e siècle retrouvés par M. de Balzac*.

La nourriture dans les livres pour enfants

La Médiathèque des enfants de la Cité des Sciences et de l'Industrie (Paris), l'École Nationale de Santé publique de Rennes, en collaboration avec la Bibliothèque municipale de Rennes et la ville de Besançon, ont organisé le 30 janvier 1987 une rencontre sur le thème de la nourriture dans les livres pour enfants. Nous ne pouvons malheureusement rendre compte ici de l'ensemble des interventions (1) qui se sont succédé lors de cette réflexion autour de la place, du rôle et de l'analyse du livre pour enfants dans un domaine aussi vaste que celui de la nourriture.

« *Que c'est bon la poule au pot, que c'est bon la poule au riz, Vive le bon roi Henri...* » Annie Pissard, responsable de la Médiathèque des enfants, introduit ainsi le débat qu'elle anime et présente.

Danièle Mischlich, médecin de Santé publique, animatrice du GREEN (Groupe de recherche en éducation nutritionnelle), rappelle l'origine du travail réalisé à l'École de santé publique en insistant sur l'importance des collaborations et du travail collectif avec la Bibliothèque municipale, l'Université de Rennes II.

Les buts, « *donner à l'enfant la plus large part possible de responsabilités dans ses choix alimentaires* », et ne pas se contenter de distribuer des brochures « scientifiques » qui, si elles sont capables de nous dire ce qu'il faut manger pour être en bonne santé, n'en cernent pas pour autant les causes



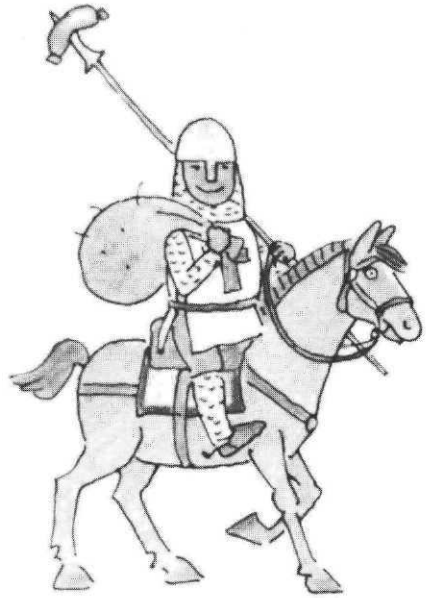
Du plaisir des mots au plaisir des mets.

« *Que c'est bon la poule au pot...* »
 Maurice Sendak :
La poule au riz,
 École des loisirs
 (Minibibliothèque).



profondes du comportement alimentaire. Dans cette recherche d'associer le plus largement possible des partenaires nécessaires à l'éducation nutritionnelle (parents, enseignants, équipe de santé scolaire, bibliothécaires...), un des outils privilégiés a donc été le livre pour enfants. La tranche d'âge visée, 2 à 10 ans, a permis de répertorier 250 titres en novembre 1985 et d'en conserver pour la publication une centaine (2). Danièle Mischlich présente le travail d'évaluation en cours, à partir des livres de Brigitte Boucher qui tente de mettre au point une méthodologie d'évaluation de la lecture des enfants.

D'une manière nuancée, attachante et convaincante, « nourrie » de ses lectures d'enfant dont elle nous rappelle un titre, *Les gourmandises de Charlotte*, et de son expérience de travail aux côtés de son mari le professeur Jean Trémolières, **Claire Trémolières**, qui a fait des études de bibliothécaire, raconte comment *Bon appétit la vie* a vu le jour. Au cours des enquêtes qu'elle a effectuées dans les cantines elle remarque la liberté et la curiosité des enfants. Elle souligne la contradiction actuelle dans la liberté laissée aux enfants sur bien des plans mais rarement dans le domaine de l'alimentation où les enfants sont rarement rendus responsables de leur façon de se nourrir. Le livre qu'elle a réalisé à la demande de Catherine Dolto a voulu mettre en évidence le fait que l'on est responsable de sa santé à tout âge, qu'il n'y a pas une seule et unique manière de manger, que les bonnes habitudes ne sont pas identiques pour tous ni à tout âge, qu'il n'y a donc pas de règles d'alimentation mais plutôt des tactiques alimentaires qui permettent de ruser avec ses propres tendances et les aliments disponibles. Claire Trémolières insiste sur la dimension sociale, la convivialité, sur l'aspect joyeux qu'elle a voulu donner au livre par son titre, ses dessins humoristiques, terminant l'ouvrage par les fêtes.



Bon appétit la vie, Hatier.



Le menu olympique de Marceau Bonappétit, Centurion.



Marceau Bonappétit, Centurion.



Petit Croque et le perroquet :
La vue, Gallimard.

Brigitte Boucher et **Fanny Joly-Berbesson** présentent *Marceau Bonappétit* et *Le menu olympique de Marceau Bonappétit* qui, sous une forme drôle, traitent l'un de tout l'environnement du repas, l'autre du contenu de l'assiette. Brigitte Boucher, côtoyant par sa pratique de médecin nutritionniste des gens « malades de mal manger », décrit avec humour les comportements types de ses patients qui, à l'évidence, ne sont pas aussi éloignés des nôtres, « occidentaux des grandes villes ». Elle souligne la réaction affective des enfants, leur trouble et leur angoisse devant l'absence des adultes et, en particulier, de la mère nourricière (souris dans le livre).

François Baudier, médecin nutritionniste au service d'Hygiène de la santé de Besançon, co-auteur de la série « La vie à belles dents », montre à l'aide de diapositives sur les sept livres du « Petit Croque » d'une part, et sur les activités qui se sont déroulées à l'époque de leur sortie dans les bibliothèques de Besançon, comment a été élaborée cette série qui avait pour but d'aborder la nutrition d'une manière globale, en faisant découvrir la nourriture par les cinq sens (plus deux : le mouvement et l'amour). Son séjour au Canada où il a suivi une formation en éducation nutritionnelle et sa rencontre avec Etienne Delessert ont permis à ces livres de voir le jour dès 1982 après un travail à quatre mains commencé en 1979.

Enfin **Isabelle Nières**, maître de conférences de littérature générale et comparée à l'université de Rennes, a bien voulu nous livrer quelques pages de sa longue intervention.

E.L.

(1) Un catalogue est prévu qui contiendra l'ensemble des interventions, les rencontres avec les auteurs (Christian Bruel, Susie Morgenstern), ainsi que les ateliers qui se sont déroulés avec les enfants dans le cadre de l'exposition « La planète alimentaire ».

(2) Il s'agit de l'excellente bibliographie déjà signalée, établie par le GREEN et publiée par le CNDP dans la collection « Références documentaires » (n°34), 1986 : *Du plaisir des mots au plaisir des mets*.

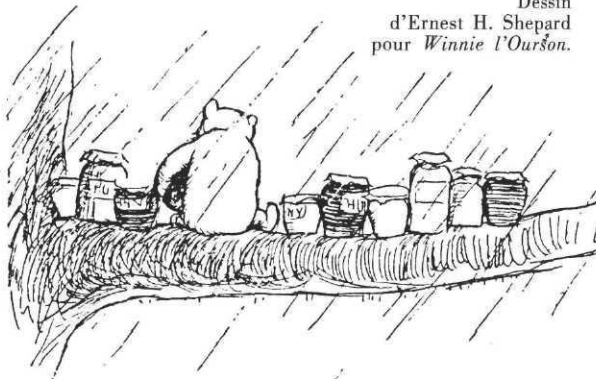
La nourriture comme fiction

par Isabelle Nières

« Alors, tu choisiras un livre bien nourissant, dit Winnie ».

On ne peut qu'être frappé d'hier à aujourd'hui par les références multiples et multiformes qui sont faites à la nourriture dans les fictions proposées aux enfants. La nourriture semble constituer un lieu de rencontre entre l'écrivain adulte et l'enfant lecteur. Elle fait appel à une expérience commune à tous, qui se confond avec les premiers jours de la vie, une expérience chargée d'affectivité, de frustration ou de plaisir. Elle est aussi une manière pour l'écriture de faire une place au corps. Si les délires d'abondance sucrée que l'on rencontre sont peu conformes aux propos raisonnables des nutritionnistes, ce qui se dit dans les livres pour enfants n'en est pas toujours très éloigné cependant. Manger, ce n'est jamais simplement se nourrir. Fonctions référentielles et fonctions symboliques mêlées, l'imaginaire de la nourriture est au carrefour de la culture, de la socialisation et de l'affectivité. Ce sont ces trois directions que j'évoquerai rapidement.

Dessin
d'Ernest H. Shepard
pour *Winnie l'Ourson*.



On pourrait tout d'abord parler d'une fonction de classement : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es ». C'est sur cet aspect que je m'attarderai le plus. Par une série de bornages, la nourriture délimite les zones d'appartenance des protagonistes, et indirectement du jeune lecteur. En jouant des espaces alimentaires communs ou distincts, l'écriture marque la frontière fondamentale entre animalité et humanité. Le menu de *Froux le lièvre* est commun aux herbivores et aux humains (à ces navets près... que nous mangerions cuits) ; de même les fruits (végétal, cru, sucré) que mange la petite chenille qui fait des trous du lundi au vendredi. Le samedi elle empiète sur le territoire de l'humanité en dévorant des aliments élaborés ; puis le dimanche elle se contente de quelques trous dans une feuille d'arbre, définissant ainsi et assumant enfin son appartenance animale. Et c'est cette frontière qui reste incertaine quand Sophie fait du thé avec l'eau du chien ou quand elle dévore un des pains destinés aux chevaux. Alice, qui mange des œufs, est-elle petite fille ou serpent comme l'affirme le pigeon ? Le goût pour le miel que les ours partagent avec les enfants constitue certainement une des explications à la fréquence de ces dangereux carnivores dans les livres pour enfants.

Ceci me permet de rappeler que les humains aussi sont mangeurs de viande. Or le lacté, le végétal et le sucré l'emportent nettement sur le carné dans les fictions qui nous occupent. Est-ce parce que les enfants du réel manifestent souvent peu d'appétit pour la viande ? Ou serait-ce parce que le carné fait affleurer une prise de conscience et une angoisse ? Pour manger les hommes tuent ; ils font souffrir et ils tuent les animaux qu'ils disent aimer (cf. « La pêche aux écrevisses » dans *Les bons enfants* de la Comtesse de Ségur ; « Le petit coq noir » dans *Les Contes du Chat perché* ; *Vie et mort d'un cochon* de Peck). Les auteurs enfin jouent à faire des animaux des doubles anthropomorphes



Tous les garçons barbotèrent dans l'eau.

des humains. Cette confusion peut-elle induire l'enfant à penser que tout ce qui menace l'animal le menace aussi ?

A l'intérieur de l'humanité la nourriture définit ensuite une appartenance culturelle. Elle rappelle les zones de l'interdit et de la transgression. On se souvient de la rédaction finale du *35 Mai*, où Konrad écrit : « ... ils voulaient nous proposer un rôle d'homme. Dieu soit loué, ils en avaient plus », ou de cette injonction dans *Les vampires* de Colin et Jackie Hawkins : « Mange ta soupe avant qu'elle ne coagule ». Plus souvent il ne s'agit que de jouer avec « l'immangeable » (cf. *Le gâteau cent fois bon* de Jan Capek), ou de faire affleurer l'altérité ethno-culturelle.

Celle-ci est donnée sur le mode ludique dans *Le 35 Mai* (« Fricassée de moustiques, Ailerons de requins à la bière de riz, etc. »), sur le mode de la transgression et du dégoût dans *Les bons enfants* quand Sophie décrit la recette chinoise de la confiture de crapauds, et bien évidemment comme une diversité positive dans tous les ouvrages

documentaires ou paradocumentaires qui présentent des vies quotidiennes « exotiques », c'est-à-dire très différentes de celle du jeune lecteur.

A cette fonction de la nourriture comme marque d'appartenance culturelle, la fiction pour enfants du 19^e siècle pouvait ajouter une dimension qui me semble aujourd'hui neutralisée ou quasiment absente, celle d'une appartenance de classe. La Comtesse de Ségur oppose le fromage, l'œuf dur, les légumes et le pain à volonté de Blaise, le fils du jardinier, à la viande qui constitue pour Jules de Trémilly, le fils des maîtres, un aliment ordinaire et quotidien. Elle imagine le général Dourakine, tyrannique et enfantin, tout heureux d'éblouir le petit monde de « l'Auberge de l'Ange gardien » en louant les services d'un grand restaurateur parisien pour le repas de noces de Moutier et d'Elfy. Il est vraisemblable que l'on trouverait sous d'autres plumes d'alors un usage similaire de la nourriture comme indice des clivages sociaux.

Reste enfin, au sein même d'une culture ou d'un groupe, la possibilité pour la nourriture de marquer la frontière entre l'enfance et l'âge adulte. Le passage du lacté au carné, du sucré au salé pourrait signifier la sortie de l'enfance, la perte de l'innocence, l'entrée dans la maturité. Dans *La manginoire* de Christian Bruel, la perte d'une dent de lait marque la fin de la petite enfance ; la découverte à travers les magies de la cuisine de la mise à mort du coq dit l'entrée dans un âge nouveau. Dans *Deux ans de vacances*, c'est Kate (femme-mère), qui découvre « l'arbre à vaches » (=qui donne du lait). Les petits reprochent à Gordon, l'un des aînés, la rareté des plats sucrés et ils pensent s'assurer un « avenir savoureux », écrit Jules Verne, en élisant Briant. Les alcools découverts dans la cargaison du navire marquent enfin le seuil du monde adulte et « disent » aux aînés qu'il leur faut désormais se conduire en hommes.

La nourriture peut d'autre part remplir une fonction de socialisation. Prenant appui sur des formes littéraires plus « réalistes », faisant appel au vécu du jeune lecteur, elle tend alors à affirmer et à transmettre des valeurs collectives liées aux pratiques alimentaires. Les livres pour enfants du monde occidental disent une évolution qui va de la rareté à l'abondance, de la valorisation de l'épargne à celle de la consommation. On passe de la frustration positive célébrée par Berquin au 18^e siècle à la gourmandise punie de Sophie, pour trouver aujourd'hui dans *Il pleut des hamburgers* les délires d'une surconsommation qui tourne au cauchemar. Dans son étude *Enfants de l'image*, Marie-José Chombart de Lauwe souligne que le couple « sobre/gourmand » constituait un mode de qualification des héros au 19^e siècle, et que celui-ci a quasiment disparu aujourd'hui.

Dessin d'Anne Bozellec,
La manginoire. Sourire qui mord.



d'hui. L'épargne n'est plus une vertu, la gourmandise n'est plus un vilain défaut.

Les livres disent aussi le nécessaire contrôle alimentaire des plaisirs de l'oralité. Entre le refus de manger de Gaspard dans *Pierre l'Ebouiffé* de Hoffmann (aspect rarement évoqué, parce que trop angoissant) et l'inlassable gourmandise de Winnie l'Ourson, il y a place pour une pression éducative. Celle-ci est souvent formulée en termes de sanction : ne pas manger et mourir ; trop manger et connaître l'écoeurement, l'indigestion ou les « petits bourrelets ». Mais elle peut également l'être de manière plus indirecte. Le personnage d'Alceste dans *Le petit Nicolas* en offre un excellent exemple. Son obsession alimentaire le marginalise doublement. Ses camarades appréhendent d'avoir à serrer une main toujours un peu collante ; lui-même se coupe du groupe quand par exemple l'urgence d'un sandwich exclut qu'il puisse libérer ses mains pour jouer au football. La satisfaction égocentrique des plaisirs de la bouche entre en conflit avec ceux de la vie collective. S'y abandonner, c'est prendre le risque de l'autarcie et du repli total sur soi-même. Je n'en connais pas d'illustration plus parfaite que le thé aux larmes de *Hulul* : dans une économie circulaire sans partage et sans perte, le héros consomme sa propre production. Dans la série des *Fantomette enfin*, Boulotte est un personnage qui a la sympathie des enfants ; mais c'est un personnage comique, donc un personnage à dépasser. Il faut refouler la peur de manquer au plaisir de partager. Progresser et grandir sont à ce prix.

Mais, je l'ai dit, manger c'est toujours plus et autre que se nourrir. C'est pourquoi je voudrais terminer en évoquant une dimension proprement symbolique de la nourriture. À travers le couple fondamental « manger/être mangé », qui est déjà si présent dans la culture de tradition orale, la nourriture parle d'autre chose que d'elle-même. Elle parle

d'affectivité et d'angoisse, d'agressivité, de sécurité et d'amour.

Je commence par le premier terme du couple. On constate d'évidentes relations entre nourriture et magie. Derrière cette abondance de potions magiques et de sorcières s'activant autour de leur chaudron se cache une vraie question. Je mange, je mets des choses dans mon corps ; est-ce bien prudent ? Alice



Dessin de Sempé,
Les récrés du petit
Nicolas. Denoël.

s'assure que la petite bouteille ne porte pas le mot « poison ». Dans *L'histoire de Babar*, le vieux roi meurt d'avoir mangé un champignon vénéneux. Dans un registre moins dramatique, tous les fantasmes de métamorphose physique trouvent leur rationalisation dans l'ingestion d'un aliment ou d'une boisson, qu'il s'agisse du contenu d'un flacon, de petits gâteaux ou de morceaux de champignon dans *Alice au pays des merveilles*, d'un pépin de babelicot, ou dans *Qui pleure ?* (Sourire qui mord) de ces betteraves rouges qui feraient pleurer des larmes roses.

Mais ce pouvoir physique de la nourriture sur le corps est peu de choses en regard du pouvoir affectif qu'elle exerce sur le cœur et sur l'âme. Manger, c'est être en sécurité. Combien de livres illustrent le vieil adage : « Les émotions, ça creuse » ! On peut rappeler les nombreux en-cas du « club des cinq », cette éventuelle glace à la fraise qui vient

clore *Qu'y a-t-il sous le lit ?* de Stevenson ou encore les illustrations que Lisbeth Zwerger propose pour *Le Petit Chaperon rouge* (Duculot, 1983). Manger et surtout manger ce que donne la mère, c'est être aimé, c'est se savoir aimé (de quoi Sophie a-t-elle toujours fait ?). Mère, maison, nourriture, sécurité, amour, c'est tout un dans cet hymne à l'enfance qu'est *La petite maison dans les grands bois* de Laura I. Wilder (Flammation). Manger, dévorer autrui, c'est enfin à la fois désirer celui-ci (un enfant mignon à croquer, dévorer de baisers), supprimer son altérité (« Je vais te manger » dit Max à sa mère) et mettre en commun les forces du dévoreur et du dévoré (« Pierre et le lion » dans *Minibibliothèque*).



Maurice Sendak : *Pierre, un conte très moral*. Ecole des loisirs (Minibibliothèque).

Quant à être mangé, est-ce redoutable, est-ce désirable ? Le Chaperon rouge apporte à sa grand-mère une galette et un petit pot de beurre, mais à son insu elle « s'apporte » elle-même au loup. Pinocchio est pris pour une langoustine par le pêcheur vert, Mickey pour du lait par les pâtisseries de *Cuisine de*

nuît. Dans *La chasse au trésor* d'Edith Nesbit, Horace-Octave est surnommé H.O. par référence à une marque de pudding, ce qui lui est source de cauchemars.

Dans ces exemples affleure l'angoisse de la dévoration et de la perte d'identité. Il peut cependant y avoir dans cette perte de soi quelque chose comme le bonheur d'une régression *ad uterum*. C'est ce que l'on trouve dans *James et la grosse pêche* de Roald Dahl ou dans *La tarte volante* de Gianni Rodari. Mais ce retour à l'obscurité close du giron maternel s'interdit d'être définitif. Il n'est que la première étape d'un trajet initiatique. Du ventre du lion, de la pêche ou de la tarte, Pierre, James, Paolo et Rita ressortent plus mûrs, plus prêts à vivre. Mickey et Pinocchio vont même jusqu'à très précisément *se faire naître*, l'un du ventre du requin, l'autre du four pansu qui porte son nom. On dit qu'il faut manger pour grandir. La question pour l'enfant est bien là, *entre manger et être mangé* : jusqu'à quel point ai-je envie de grandir ? Ai-je toujours envie de grandir ?

Deux remarques pour finir. Ces livres ne nous donnent à manger que des mots. Texte et images nous mettent l'eau à la bouche, ils nous rappellent la double acception du mot « oralité » (parole et plaisir) et nous invitent dans une satisfaction fictive de la sensualité à passer du plaisir des mets au plaisir des mots. Cette présence de la nourriture d'autre part n'implique pas seulement l'enfant qui lit, mais aussi l'adulte qui écrit. Il y a là pour lui un lieu de régression heureuse. Littérature pour adulte (la petite madeleine de Proust) ou littérature pour enfants (un parfum de pralines dans *On a mangé l'alphabet*), le goût, les saveurs, les odeurs sont autant de signaux entre l'enfance comme passé et l'enfance comme présence. Comme le remarque joliment Léo Moulin dans *L'Europe à table* : « Nous mangeons ce que notre mère nous a appris à manger ; nous mangeons avec nos souvenirs ». ■